

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Geographica Helvetica : schweizerische Zeitschrift für Geographie = Swiss journal of geography = revue suisse de géographie = rivista svizzera di geografia**

Band (Jahr): **63 (2008)**

Heft 2: **GIS in Naturgefahrenanalyse und Risikomanagement = GIS in natural hazard analysis and risk management = Les SIG dans l'analyse des risques naturels et la gestion du risque**

PDF erstellt am: **13.07.2024**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

### **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Buchbesprechungen / Book reviews / Comptes rendus

MÉRENNE-SCHOUMAKER, B. (2007): Géographie de l'énergie. Acteurs, lieux et enjeux. – Éditions Belin, Paris: 1-272. ISBN 978-2-7011-4465-8; 107 illustrations et tableaux; € 22.–.

L'ouvrage porte sur un thème de grande actualité, en constant questionnement au regard des révisions parfois déchirantes qu'imposent les indispensables mutations en matière de développement dit durable. Environnement et consommation, choix de société et choix d'énergies, moyens et modes d'acheminement doivent être repensés pour répondre à la fois aux exigences de niveau et de qualité de vie, aux nécessités tant économiques qu'éthiques, privilégiant constamment le long terme et le souci d'un ajustement des besoins aux potentialités désormais limitées d'un globe déjà fortement malmené par l'insouciant gaspillage général.

En introduction, BERNADETTE MÉRENNE-SCHOUMAKER annonce d'emblée la couleur et définit les enjeux. La problématique est, selon elle, technique, en même temps qu'économique, politique, environnementale et géographique. Répartissant ses analyses et pistes de réflexion sur huit chapitres, elle entend

«cerner les notions de base sur l'énergie et s'interroger sur la spécificité de l'apport de la géographie à ce domaine très multidisciplinaire, puis analyser les grandes ressources et ensuite les consommations et les productions en mettant en évidence l'organisation des marchés et le rôle des acteurs et, enfin, s'interroger sur les liens avec l'environnement et les futurs possibles» (p. 4).

Dans le premier chapitre, l'auteur(e) pose la question de savoir ce que sont l'énergie et la géographie de l'énergie. Elle se livre aussi à une clarification fort appropriée de la terminologie. Le second chapitre porte sur l'étude des trois grandes ressources énergétiques actuelles et de leurs défis: charbon, pétrole et gaz naturel. Dans le troisième chapitre, l'électricité et les énergies renouvelables hors hydroélectricité font bon ménage, dans la mesure où les interférences sont multiples. Sont traitées successivement les électricités d'origine thermique, hydraulique et nucléaire, puis les énergies renouvelables (géothermique, marémotrice, éolienne, solaire thermique et photovoltaïque), l'énergie issue de la biomasse et les énergies complémentaires aux énergies classiques.

Les chapitres 4 et 5 concernent les moteurs des productions et les marchés, leurs structures, leurs poids

respectifs et leurs fonctionnements. Le chapitre 5 touche tout particulièrement à l'organisation des marchés, à la formation et au jeu des prix, aux échanges internationaux et aux systèmes de transport.

Les chapitres 6 et 7 sont consacrés au rôle déterminant des acteurs et de leur rapport à l'environnement. Le chapitre 6 est orienté vers l'analyse géopolitique des rôles et interactions respectifs des firmes, des Etats et institutions internationales en charge des énergies, entièrement ou partiellement. Le chapitre 7 soulève la problématique des nuisances permanentes, des risques et situations accidentelles, ainsi que des prises de conscience de l'urgence de remèdes durables.

Les perspectives proposées pour le long terme (chapitre 8) s'appuient sur une évaluation prudente des potentialités en matière de réserves et de ressources pour esquisser les principaux enjeux et leurs fondements technologiques, depuis les huiles lourdes jusqu'aux hydrates de gaz, en passant par l'énergie océanique, l'hydrogène et la pile à combustible, les réacteurs nucléaires des troisième et quatrième générations, de même que par la fusion thermonucléaire contrôlée. BERNADETTE MÉRENNE-SCHOUMAKER met en garde, à juste titre, dans tous les cas de figure, contre l'illusion de l'énergie peu coûteuse et insiste sur la nécessaire «sobriété énergétique» (p. 249).

Le livre est une très belle réussite. L'auteur(e) est parvenue à rendre claires des données fort complexes et à maîtriser les données essentielles de la question dans un volume de pages abordable et très bien illustré. La publication dispose d'un appareil pédagogique de qualité, comme en témoignent les cartes, schémas, graphiques et encadrés de textes, tous significatifs et expressifs. Une vaste orientation bibliographique, pertinente et très actuelle, permet au lecteur spécialisé ou relevant du grand public intéressé, aux étudiants en sciences sociales et économiques, aux chercheurs et acteurs visant un aménagement «soutenable», aux administrateurs concernés, ainsi qu'aux hommes politiques avisés de disposer d'un sérieux outil de référence et d'inspiration. Un utile index des termes et une liste des abréviations facilitent en outre le recours à l'initiation proposée.

Gabriel Wackermann, Institut de Géographie  
Université Paris-Sorbonne

LANGE, B. (2007): Die Räume der Kreativszenen. Culturepreneurs und ihre Orte in Berlin. – Transcript Verlag, Bielefeld: 1-339. ISBN 978-3-89942-679-3; 10 Graphiken, 4 Tab.; € 30.80.

Mit «Räume der Kreativszenen» greift LANGE ein in vielen wissenschaftlichen Disziplinen, aber auch in planerischen und politischen Diskursen zu wenig beachtetes Thema auf: UnternehmerInnen in Szenen. Der Szenebezug ist ein Schlüsselkriterium für das Verständnis von Funktionieren und Überleben innovativer Köpfe in einer flexibilisierten urbanen Ökonomie und zunehmend individualisierten Gesellschaft.

Im Zentrum der Publikation stehen die sogenannten Culturepreneurs und ihre Raumbezüge, sei dies die Aneignung von Räumen oder die Umformung und die Interpretation von Räumen durch Imagebildung. Culturepreneurs sind jene neueren Unternehmer, die seit Beginn der 1990er Jahre im weiten Feld der Kulturwirtschaft aktiv geworden sind, wie z.B. Designer, Trendmodelädenbesitzer oder Clubbetreiber. Ihnen gemeinsam ist ein Mitwirken an der Gestaltung neuer Formen, Symbole und Codes, die sich in Szenen entwickeln. LANGE fragt nach den

«subjektiven Bedeutungszusammenhängen zwischen Symbolproduzenten und ihren Vergemeinschaftungsformen in Berlin» (S. 45).

Berlin wird in der Fragestellung als besonderes Gefäß für die Entwicklung einer reichen kulturwirtschaftlichen Entwicklung dargestellt, was nicht zuletzt mit dem Label Berlin Designstadt belegt wird. Die Culturepreneurs arbeiten an neuen Formen der Repräsentation des Städtischen:

«Durch die Programmierung von Orten bzw. deren gezielte Ausformung mit Atmosphären erweisen sich die Akteure der Kreativwirtschaft als Raumproduzenten und soziale Architekten des Post-Urbanen» (S.15).

Die neue Formensprache aus Räumen und Szenen heraus ist eng mit dem Auftauchen von Technomusik und der entsprechenden Clubszene verwoben. Mit dem Mauerfall haben sich hierfür sehr günstige Rahmenbedingungen ergeben, sei dies in den neuen zentralen Lagen, wo zuvor die Berliner Mauer stand, oder in den Stadtteilen im Osten, wo Räume in Industriearealen frei wurden und die Mieten äusserst günstig waren. Berlin wird auch als «city of talents» beschrieben, was man der Stadt nicht absprechen mag und doch bleibt anzufügen, dass ähnliche Entwicklungen in vielen Städten weltweit stattgefunden haben, sei dies in Amsterdam, Barcelona, London oder Zürich. Partyszenen, gemischt mit dem neuen urbanen Lifestyle, haben sich vielerorts aus Club- und Politsubkulturen herausgebildet.

Die Publikation zeichnet sich aus durch sehr intensive Behandlung von verschiedenen Diskursen. Dazu gehören Raumkonzepte der neueren (sozial-)geographischen Forschung, Konzepte des Unternehmertums, verschiedene kulturwirtschaftliche Debatten, Theorien zu Szenen und Vergemeinschaftung und der Entwicklung von Berlin. Damit wird die Grundlage

gelegt für eine empirische Auseinandersetzung mit vier Beispielen von Culturepreneurs. Es werden die Raumstrategien, Vernetzungen in der Szene, unternehmerischen Rahmenbedingungen und Praktiken untersucht. Es zeigt sich bei allen Fällen ein hohes Selbstorganisationspotenzial (was von Unternehmern auch erwartet werden darf). Ferner zeigt sich eine starke Experimentieridentität. Diese wird mit lebensweltlichen Erfahrungen durch die Zugehörigkeit zu und das Mitprägen von Szenen gemischt und mit lokalen Partizipationsprozessen erarbeitet. Zu beobachten ist aber auch, dass

«die der berufsbedingten Expressivität nahe liegende Selbstcharismatisierung als Künstler (...) sich nicht in allen Fällen» (S. 253) vollzieht.

LANGE konstatiert als Ergebnis der Raumaneignungs- und Codierungsprozesse der Culturepreneurs einen «flexiblen und einen situativen Urbanismus» (S. 257). «Flexibel» bezieht er dabei auf die ökonomischen Rahmenbedingungen hochgradig flexibel agierender UnternehmerInnen sowie die flexiblen Raumaneignungen nach der Wende. «Situativer Urbanismus» ist zu verstehen als «Körperraum», welcher durch soziale Ereignisse, also Erlebnisse wie Parties an bestimmten Orten geschaffen wird.

Es wird von berlinspezifischen Regeln, Prozessen, Narrativen, atmosphärischen und symbolischen Aufladungen gesprochen. Wer aber nie in Berlin war und nicht in Clubs und Szenen verkehrte, wird Mühe haben, diese Dispositionen, in denen sich die Akteure bewegen und mit denen sie arbeiten, zu verstehen. LANGES Sprache hat etwas Barockes und vermag gewisse Prozesse oder Lebenslagen zum Teil sehr präzise zu beschreiben. Sehr oft verlieren sich die Sätze aber in komplexen Verschachtelungen mit immer neu eingeführten Begriffen. Dies gipfelt im Schlusskapitel im Beizug von neuen Diskursen und konzeptionellen Neufassungen oder in neuen Thesen, um die Leitgedanken des Werkes zu belegen. Insgesamt handelt es sich aber um ein reiches Werk, das zu hochaktuellen Themen der neueren Wirtschafts- und Sozialgeographie tiefgreifende Auseinandersetzungen und Erkenntnisse bietet.

Philipp Klaus, Geographisches Institut  
Universität Zürich

DIKAU, R., MOLDENHAUER, K.-M. & J. BEDEHÄSING (Red.), DEUTSCHER ARBEITSKREIS FÜR GEOMORPHOLOGIE (Hrsg.) (2006): Die Erdoberfläche – Lebens- und Gestaltungsraum des Menschen. Forschungsstrategische und programmatische Leitlinien zukünftiger geomorphologischer Forschung und Lehre. – = Zeitschrift

für Geomorphologie, Neue Folge, Supplementband 148, Gebrüder Borntraeger, Berlin, Stuttgart: 1-149. ISSN 0044-2798; mit z.T. farbigen Abb., Graphiken und Tab.; € 68.–.

Ein Team von 24 Autorinnen und Autoren greift ein Zitat von JULIUS BÜDEL auf, der 1981 der «Reliefsphäre» zentrale Bedeutung im Lebensbereich des Menschen zuwies und zugleich die Bedeutsamkeit der Geomorphologie – mit ihrer 150jährigen Disziplinengeschichte – in der Familie der Natur- bzw. Geowissenschaften hervorhob. Damit wird auch die zentrale Rolle der Geomorphologie in den Erdsystemwissenschaften betont, für deren Wahrung das Team und die redaktionellen Bearbeiter veränderte Ziele in Forschung und Lehre sehen. Die Denkschrift, so R. DIKAU im Vorwort, soll Forschungsstrategie und Programmbeitrag sein, indem internationale und nationale Forschungsfragen miteinander abgeglichen werden, um sich innerhalb der Geowissenschaften neu zu präsentieren.

Der Inhalt ist ausserordentlich vielfältig: Auf eine «Präambel» mit einigen grundsätzlichen Positionierungen der Geomorphologie folgt unter dem Titel «Zentrale Themenbereiche geomorphologischer Forschung und Lehre» ein thematisch breites Spektrum zu vorzeitlicher und aktueller Geomorphogenese, zu den aktuellen Mensch-Umwelt-Interaktionen, zu holozänen Umweltrekonstruktionen (mit Geoarchäologie), zu Naturgefahren und Naturrisiken und zu den Potenzialen neuer Methoden für die Geomorphologie. Diese unterschiedlich langen Kapitel werden kurz eingeleitet und dann mit zwei bis maximal fünf Einzelbeiträgen belegt und diskutiert. Dabei handelt es sich nicht um Fallbeispiele, sondern um Literatur-, Methoden- und Forschungsübersichten, die alle auch «Ziele und Perspektiven» formulieren. Ein Schlusskapitel zu «Perspektiven und strukturellen Rahmenbedingungen geomorphologischer Forschung und Lehre», von R. DIKAU knapp und souverän formuliert, wendet sich an die Zielgruppen vor allem in den geowissenschaftlichen Nachbardisziplinen, aber auch an die Öffentlichkeit. Hier wird noch einmal bewusst gemacht, dass die Geomorphologie bei der Behandlung des globalen Wandels des Systems Erde durch ihren Gegenstand Georelief, der den Regler auf ganz verschiedenen Massstabsebenen der Erdräumforschung darstellt, eine methodische und methodologische Leitfunktion inne hat.

Der orientierte Wert der Schrift ist ausserordentlich hoch. Angesichts der auch in der Geomorphologie immer weiter fortschreitenden Spezialisierung finden selbst die Fachwissenschaftler Orientierungs- und Einordnungshilfe. Man könnte die Denkschrift fast als kleines Lehrbuch moderner Geomorphologie bezeichnen, weil alle relevanten Sach- und Fachge-

bierte geomorphologischer Forschung angesprochen und in einer klaren, präzisen und verständlichen Sprache präsentiert werden. Das Werk macht die Bedeutung der Geomorphologie und die ihres Gegenstandes Georelief auch den Nachbarwissenschaften, den Lehrpersonen und der Öffentlichkeit deutlich. Man nimmt nach der Lektüre das Bewusstsein mit, dass die Reliefsphäre tatsächlich der Lebens- und Gestaltungsraum des Menschen ist, für deren Erforschung ihrer Potenziale, Prozesse und Gefahren die Geomorphologie über ein zeitgemässes und zugleich zukunftsgerichtetes Handwerkszeug verfügt.

Das Bearbeiter- und das Redaktionsteam sowie der Arbeitskreis Geomorphologie und der Verlag sind zu der gelungenen, auch notwendigen und längst überfälligen Publikation zu beglückwünschen. Es ist zu hoffen, dass eine möglichst breite Leserschaft sich der Lektüre zuwendet und daraus die notwendigen forscherschen und praktischen Konsequenzen zieht – das gilt für die Wissenschaft Geomorphologie selber ebenso wie für die Nachbarwissenschaften und jene «Öffentlichkeit», die sich in Planung, Raumordnung, Umweltschutz, Bildung und Politik eigentlich mit der Reliefsphäre auseinanderzusetzen hätte.

Hartmut Leser, Geographisches Institut  
Universität Basel

RABE, C. (2007): Unterstützungsnetzwerke von Gründern wissensintensiver Unternehmen. Zur Bedeutung der regionalen gründungsunterstützenden Infrastruktur. – = Heidelberger geographische Arbeiten 122, Selbstverlag des Geographischen Instituts der Universität Heidelberg: 1-274. ISBN 978-3-88570-122-4; 54 Abb., 17 Tab.; € 19.90.

Deutschsprachige Sozialgeographen haben sich bislang mit der in jüngsten Jahren stark expandierenden und theoretisch wie methodisch sehr vielfältigen Entrepreneurshipforschung nur selten beschäftigt. Dies ist erstaunlich angesichts der Tatsache, dass hier bis vor wenigen Jahren ein erhebliches Forschungsdefizit insbesondere im empirischen Bereich existierte, was z.B. die Deutsche Forschungsgemeinschaft veranlasste, Ende der 1990er Jahre ein maßgeblich von Humangeographen gestaltetes Schwerpunktprogramm «Interdisziplinäre (sic!) Gründungsforschung» zu bewilligen, das sehr wichtige Impulse und Ergebnisse nicht nur für die deutschsprachige Gründungsforschung hervorbrachte. Die Ignoranz deutschsprachiger Sozialgeographen gegenüber dem Thema Unternehmensgründungen ist auch deshalb erstaunlich, weil mehrere Theoriestränge in der Entrepreneurshipforschung

sehr direkt personenbezogene (und eben nicht unternehmensbezogene), also soziale Erklärungen für die individuelle Gründungsentscheidung und/oder den Gründungserfolg liefern (z.B. die personenbezogenen Netzwerke oder die Traits-Ansätze).

Es ist daher sehr zu begrüßen, dass die Dissertation von CLAUDIA RABE wenigstens für ein kleines, für die Gründungspolitik vor Ort aber nicht unwichtiges Segment der Gründungsforschung einen empirischen Beitrag aus sozialgeographischer Perspektive vorlegt. Sie konzentriert sich auf die Analyse von privaten wie dienstlichen, in jedem Fall aber egozentrierten «Unterstützungnetzwerken» wissensintensiver Unternehmensgründungen.

Der Aufbau der Arbeit ist sachlogisch, nachvollziehbar und zielführend. Am Anfang stehen terminologische und theoretische Ausführungen zu wissensintensiven Unternehmensgründungen und Unterstützungsnetzwerken. Angemessen ausführlich werden anschließend das Untersuchungsdesign und der empirische Bezugsrahmen dargestellt. Die Autorin konnte 40 Gründerpersonen (Gründung zwischen 1999 und 2002) der Region Karlsruhe für persönliche teilstandardisierte Interviews gewinnen. Sowohl die Erhebung als auch wesentliche Teile der Datenauswertung orientieren sich an Kriterien der qualitativen Sozialforschung, wobei aber auch einige quantitative Auswertungsmethoden wie bivariate Rangkorrelationen zur Anwendung kommen. Insgesamt 203 «Akteure» (bei RABE nicht identisch mit Individuen!) wurden als Unterstützer identifiziert. Den empirischen Kern der Arbeit enthält Kap. 5, das die Akteure der egozentrierten Unterstützungsnetzwerke identifiziert und beschreibt, gründungsrelevante Unterstützungsleistungen kategorisiert und bewertet und eine räumliche Verortung der Akteure vornimmt. In Kap. 6 entwickelt RABE eine Gründertypologie (fünf Typen), bevor abschließend die regionale gründungsunterstützende Infrastruktur in Karlsruhe (z.B. Karlsruher Existenzgründungs-Impuls (KEIM), Industrie- und Handelskammer (IHK), CyberForum) aus Gründerperspektive bewertet und Handlungsempfehlungen abgeleitet werden.

Die zentralen Ergebnisse lassen sich wie folgt zusammenfassen. Die Gründer nehmen in hohem Maße die Angebote privater und dienstlicher Unterstützungsangebote aus der Region an. Den wichtigsten «Beitrag zum Gründungsprozess» leisten nach Ansicht der befragten Gründer die Ehe-/Lebenspartner. Die Gründer lassen sich fünf Typen zuordnen, von denen die «Gründungsnetzwerk-Klassiker» sowie die «Berufserfahrenen der freien Wirtschaft» quantitativ am bedeutendsten sind. RABES Handlungsempfehlungen fokussieren auf ein zentrales «Gründerbüro» in der Region Karlsruhe.

Die Arbeit liefert eine wichtige qualitative Ergänzung der empirischen Gründungsforschung und verwendet eine themenadäquate qualitative Methodik. Ein Preis für dieses qualitative Design ist allerdings, wie zumeist in solchen Fällen, die geringe absolute Zahl der Befragten. 40 Gründer sind einerseits durchaus beachtlich in einer so «überfischten», also überbefragten Region wie Karlsruhe, andererseits aber wenig, angesichts der großen Zahl an dortigen Gründungen und der verfügbaren statistisch anspruchsvollen Methoden der modernen empirischen Netzwerkforschung. Gut gefallen der flüssige, trotzdem fachlich anspruchsvolle Stil und die Illustrationen. Eine weitere Stärke ist – und hier verlässt die Autorin richtigerweise die engen Grenzen des sozialgeographischen Ansatzes – die Betonung des regionalen und nicht nur des sozialen Kontextes von Entrepreneurship.

Eine zentrale Schwäche der Dissertation ist partiell dem qualitativen Methodikdesign geschuldet: das erklärte Ziel, die

«Struktur egozentrierter Unterstützungsnetzwerke von Gründern eines wissensintensiven Unternehmens (...) zu untersuchen» (S. 3),

bleibt vage: untersuchen mit welchem Ziel? Die Autorin macht zwar klar, was sie nicht will (nämlich z.B. die spannende Frage zu beantworten, ob diese Unterstützungsnetzwerke die Gründungsentscheidung und/oder den Gründungserfolg beeinflussen), aber sie bleibt leider unpräzise bei dem, was sie will. Beim Leser könnte daher der Eindruck entstehen, vielleicht ungegerechtfertigt, dass RABE allein beschreiben will, wie die Netzwerke aussehen, aber nicht erklärt, worauf sie wirken und was sie bewirken. Wenn also die Unterstützungsnetzwerke die unabhängige Variable sind, was ist dann konkret die abhängige Variable? (Unterstützung wobei, wenn nicht bei Gründungsentscheidung oder Gründungserfolg?)

Schade ist, dass zwischen den Interviews und der Publikation der Arbeit fünf Jahre vergangen sind. Das Literaturverzeichnis macht auch deshalb einen etwas veralteten Eindruck; mehrere jüngere Arbeiten zur empirischen Erfassung von Gründungsnetzwerken sowie zur Gründungsregion Karlsruhe bleiben leider unerwähnt. Die von der Autorin zurecht so wichtig erachteten politischen Handlungsempfehlungen verlieren nach so langer Zeit an Aussagekraft: die Interviews spiegeln die Situation in der deutschen Gründungszone am Ende des New Economy Booms wider, werden aber erst nach Auslaufen der «Ich-AG»-Förderung und zeitgleich mit einem generellen Rückgang der Gründungsaktivitäten in Deutschland publiziert. Fünf Jahre sind eine lange Zeit in der Gründungslandschaft. Es ist zu hoffen, dass die potentiellen Nutznießer dieser insgesamt verdienstvollen Arbeit, also

Entrepreneurshipforscher und Gründungsförderer in den einschlägigen Institutionen, die Ergebnisse in einem (oder besser: mehreren) viel gelesenen Journal werden rezipieren können, die über jene Aufmerksamkeit und Wirkmacht verfügen, die Dissertationen in deutschsprachigen Geographiereihen in aller Regel nicht besitzen.

Ob die 40 Gründer repräsentativ für die Gründungsregion Karlsruhe sind, ist nicht bekannt, wäre aber wichtig für die Umsetzung der formulierten Handlungsempfehlungen. Für Verwirrung sorgt der Begriff «Akteur». Es wäre besser gewesen, einen Akteur mit einem Individuum gleichzusetzen anstatt sowohl Individuen als auch Organisationen oder Programme als «Akteure» zu bezeichnen. Es kann – gerade für eine sozialgeographisch motivierte und auf personenbezogene Attribute Wert legende Arbeit – doch einen erheblichen Unterschied machen, ob ein Gründer in einem Amt für Wirtschaftsförderung mit einem hochmotivierten, selbständigkeitserfahrenen Gründungspaten Kontakt hat oder mit einer Person mit Beamtenmentalität, die *business as usual* praktiziert. Beide Individuen demselben Akteur «Wirtschaftsförderung» zuzuordnen, wäre unangemessen.

Nicht unerwähnt – und von der Autorin auch konzediert – bleiben darf: es handelt sich nicht um eine Netzwerkanalyse i.e.S., denn es werden nur Ego-Alteri-Beziehungen erfasst, nicht aber Alteri-Alteri- oder Ego-Ego-Beziehungen, obwohl beide ohne Zweifel existent und zumindest partiell sicher auch wirkmächtig sind. Deshalb bleibt auch das «Netzwerkmapping» etwas unvollständig, denn eine Gesamtkarte aller Netzwerkbeziehungen der 40 Gründer und 203 Unterstützer fehlt, wäre aber sehr aufschlussreich gewesen. Schade ist zudem, dass die mittlerweile sehr ambitionierte, über die reine Beschreibung von Netzwerkintensitäten hinausgehende empirische Netzwerkforschung (z.B. GIULIANI, E. (2007): The selective nature of knowledge networks in clusters: evidence from the wine industry. – In: Journal of Economic Geography 7, 2: 139-169) weder rezipiert noch (aufgrund der geringen Fallzahlen) angewendet wird. Bei der Typisierung leiden mindestens zwei Typen unter extrem kleinen Fallzahlen (N=2 und N=3), was RABE nicht daran hindert, trotzdem z.B. Mittelwerte zu berechnen (und zu publizieren). Schließlich wäre es schön gewesen, dieses Resultat für Karlsruhe in die bundesdeutsche Landschaft einordnen zu können: ist das Karlsruher Unterstützungsnetzwerk eher gut (dann könnte man manches auch andernorts übernehmen) oder eher schlecht (dann könnte man zwar lernen, aber nur, wie es nicht gehen soll)? Diese Fragen sind nicht beantwortbar, da es sich um eine regionale Einzelfallstudie handelt. Fazit: eine gute und wichtige Arbeit zur

empirischen Gründungsforschung, deren zentrale Ergebnisse an prominenterer Stelle veröffentlicht werden sollten.

Rolf Sternberg, Institut für Wirtschafts- und Kulturgeographie, Leibniz Universität Hannover

SALLANZ, J. (2007): Bedeutungswandel von Ethnizität unter dem Einfluss von Globalisierung. Die rumänische Dobrukscha als Beispiel. – = Potsdamer geographische Forschungen 26, Universitätsverlag Potsdam: 1-345. ISBN 978-3-939469-81-0, ISSN 0940-9688; 12 Abb., 53 Tab.; € 16.–.

In Rumänien als einem der volksgruppenreichsten Länder der Europäischen Union erscheinen ethnogeographische Studien besonders lohnenswert. Bei der zu besprechenden Dissertation handelt es sich um den zweiten Teil des von der Volkswagen-Stiftung geförderten Projekts «Nationale Minderheiten in der Globalisierung. Ethnizität als Element von Ausdifferenzierungsprozessen der Lebenslagen von Minderheitengruppen im ländlichen Raum Rumäniens». Während der erste Teil die relativ günstigen ökonomischen Entwicklungen in den Landesteilen Banat und Siebenbürgen analysiert, geht es hier um den äußerst strukturschwachen Periphererraum Dobrukscha. Vorweggenommen sei, dass nicht ethnische Konflikte bzw. das ethnische Konfliktpotenzial im Mittelpunkt der Betrachtung stehen. Ziel der Arbeit ist es vielmehr, die Lebenswirklichkeiten der ethnischen Minoritäten darzustellen. Entsprechend der Projekt-Grundkonzeption beruht die Vorgangsweise auf der Analyse von den drei Ebenen: Globalisierung der Ökonomie, Kulturpolitik Rumäniens sowie Internationale Beziehungen.

Schon im einleitenden Kapitel wird ein besonderes Verdienst von JOSEF SALLANZ deutlich: Aufgrund seiner Sprachkenntnisse kann er den aktuellen Forschungsstand zur Thematik umfassend wiedergeben. In diesem Kapitel geht der Autor auch auf Begriffsbestimmungen und Modelle rund um die Ethnizität ein, wobei SALLANZ sinnvollerweise auf das von seinem Lehrer W. HELLER entwickelte «relativierte konstruktivistische Ethnizitätskonzept» (vgl. HELLER, W. (2007): Ethnizität – Globalisierung – Transformation – Südosteuropa. Einführung in die Thematik. – In: HELLER, W. et al. (Hrsg.): Ethnizität in der Globalisierung. Zum Bedeutungswandel ethnischer Kategorien in Transformationsländern Südosteuropas. = Südosteuropastudien 74, München: 11-28) zurückgreift. Auch die synonyme Verwendung der Begriffe nationale und ethnische Minderheit ist geschickt, da ansonsten mit

der Einbeziehung von Roma und Aromunen unweigerlich terminologische Probleme auftreten würden. Neben diesen Gruppen nimmt er exemplarisch noch weitere vier in die Studie auf: russische Lipowaner, Tataren, Türken und Ukrainer. Sie alle gehören den kleinen Minoritäten Rumäniens an; in der Dobrukscha bilden sie keine 9% der Bevölkerung. Es mag dahingestellt bleiben, ob es günstig war, die vom offiziellen Rumänien nicht als ethnische Minderheit betrachteten Aromunen in die Studie einzubeziehen. Da überhaupt kein gesichertes Zahlenmaterial vorliegt, bleiben die weiteren Ausführungen über diese Gruppe, deren Angehörige einen rumänischen Dialekt sprechen, immer mit einem vagen Charakter verbunden.

Neben der Analyse von Forschungsstand und amtlicher Statistik beruht der methodische Zugriff auf qualitativen Interviews (Expertenbefragung und Interviews in 15 ausgewählten Dörfern mit «Betroffenen» aus den sechs Minderheiten). Interessant wäre es gewesen, im Kapitel 1.5.3.3 etwas über die Interviewsituation bei den Roma zu erfahren.

Während das zweite Kapitel eine Übersicht über Territorientwicklung und Bevölkerung der Dobrukscha bietet, eröffnet sich mit den Kapiteln 3 bis 6 der Hauptteil der Studie, in dem nacheinander die Analyse drei o.g. Faktorengruppen erfolgt sowie daran anschließend die Bedeutung von Ethnizität für die regionalen und lokalen Lebenslagen untersucht wird. Sowohl beim Abschnitt Globalisierung der Ökonomie als auch bei den Abschnitten Kulturpolitik und Internationale Beziehungen wird zunächst anhand der offiziellen Statistik die Lage in Rumänien dargestellt und danach jene im Untersuchungsgebiet. SALLANZ kommt – keineswegs überraschend – zum Ergebnis, dass in der Dobrukscha der Globalisierungs- und Transformationsprozess viel langsamer als in anderen Regionen Rumäniens abläuft. Ethnische Kategorien spielen in der Ethnopolitik eine zunehmend größere Rolle, wenngleich parlamentarische Aktivitäten von Minderheitenabgeordneten im ländlichen Bereich oftmals unbekannt geblieben sind. Die Unterstützung der Minoritäten in der Dobrukscha seitens der «kulturellen Mutterländer» (Patronagestaaten) ist weitgehend symbolischer Natur, lediglich die Türkei tritt dabei hervor. Der Einfluss der Europäischen Union erweist sich besonders für die Roma als vorteilhaft. Im abschließenden Kapitel, das sich mit den regionalen und lokalen Lebenslagen befasst (Kap. 6), werden die Interviewergebnisse intensiv diskutiert. Der Verfasser stellt dabei eine zunehmende Bedeutung von Ethnizität fest, die aus den Reihen der untersuchten Minderheiten positiv gewertet wird. Interessant wären gewiss noch einige quantifizierende Aussagen zur ethnischen Situation in der Dobrukscha gewesen, z.B. über Abwanderung oder Inter marriage in den Untersu-

chungsorten. Der hauptsächlich qualitativ ausgerichtete methodische Zugriff hat dies aber nicht erlaubt.

Die Studie von SALLANZ ist gut strukturiert, nachvollziehbar, angenehm zu lesen, insgesamt eine empfehlenswerte Lektüre für alle, die sich mit Rumänien beschäftigen. Der streckenweise referierende Charakter der Ausführungen kann den Eindruck einer gelungenen Untersuchung nicht trüben. Als Kritikpunkt muss aber auf die mangelnde kartographische Darstellung der ethnischen Verhältnisse in der Dobrukscha aufmerksam gemacht werden.

Ernst Steinicke, Department Geographie  
Universität Innsbruck

HILLMANN, F. (2007): Migration als räumliche Definitionsmacht? Beiträge zu einer neuen Geographie der Migration in Europa. – Erdkundliches Wissen 141, Franz Steiner Verlag, Stuttgart: 1-321. ISBN 978-3-515-08931-9; 12 Abb., 18 Tab., 10 Karten; € 49.–.

FELICITAS HILLMANN legt ein umfangreiches, thematisch breit gefächertes Werk vor. Sie verarbeitet darin sieben Artikel, die alle bereits früher an verschiedenen Stellen erschienen sind und die zusammen mit zwei weiteren Beiträgen zu ihrer Habilitationsschrift gehören. Die Arbeiten sind in der Zeit von 1997 bis 2003 entstanden und wurden für die nun vorliegende Buchausgabe mit kurzen Aktualisierungen ergänzt. Als übergeordneter theoretischer Rahmen dient der Begriff der räumlichen Definitionsmacht, welcher der Genderforschung entliehen ist. Im Sinne einer konstruktivistischen Betrachtung fasst FELICITAS HILLMANN die Migrantinnen und Migranten als beeinflussende Subjekte zusammen und untersucht anhand der verschiedenen Studien den Umfang ihrer räumlichen Definitionsmacht. Zudem möchte FELICITAS HILLMANN mit dem Buch Anstoss geben zu einer neuen Geographie der Migration, welche vermehrt auch Migrationsprozesse untersucht, die sich nicht bereits räumlich manifestieren.

In Kapitel 1 umreißt die Autorin knapp den konzeptionellen und theoretischen Rahmen und definiert die Begriffe. Kapitel 2 beleuchtet mit Blick auf Deutschland und seine damalige politischen Diskussionen um die Einführung der Greencard die Migration von Hochqualifizierten aus dem IT-Bereich im Kontext sozialräumlicher Transformationsprozesse. Kapitel 3 setzt sich mit dem europäischen Migrationsraum und seiner Hierarchisierung auseinander. Beispielhaft wird die Situation von Italien aufgeführt. Besonders werden internationale Wanderungen thematisiert und die Frage gestellt, inwieweit sich transnationale Migrationsnetz-

werke ausbilden bzw. ob dieses transnationale Konzept überhaupt anwendbar ist. Kapitel 4 beleuchtet Migration unter einer Genderoptik und veranschaulicht die Zusammenhänge mit einer Analyse der türkischen Unternehmerinnen und Beschäftigten in Berlin. Kapitel 5 ist der Diskussion über die Wirkung der Migration hinsichtlich der Bildung sozialräumlicher Strukturen gewidmet, wobei sich FELICITAS HILLMANN vertieft mit «ethnischen Ökonomien» auseinandersetzt. Kapitel 6 schliesslich bietet eine Zusammenfassung der einzelnen Kapitel und ein kurzes Fazit hinsichtlich einer neuen Geographie der Migration.

Migration ist zweifellos ein sehr komplexes Phänomen. Das Herausgreifen einzelner Aspekte macht es nun aber in diesem Fall nicht zwangsläufig fassbarer, da die Einordnung der einzelnen Studien in einen migrationstheoretischen Rahmen fehlt. Dieses Manko wiegt umso schwerer, als die Arbeiten – bei allem Bemühen um den Einbezug globaler Aspekte – sehr auf Deutschland und Europa ausgerichtet sind.

In Kapitel 6 offenbart sich dann ganz deutlich die Schwierigkeit, einzeln entstandene Studien zu einem Ganzen zusammenzuführen. Die Zusammenfassung nimmt jeweils ausschliesslich auf die einzelnen Kapitel Bezug. Es wäre zu wünschen gewesen, dass bei der Schlussbetrachtung der Zusammenhang der einzelnen Arbeiten in Bezug auf die Fragestellung stärker herausgearbeitet und an dem theoretischen Gedankenmodell gespiegelt worden wäre. Die Titelfrage, ob die Migration eine räumliche Definitionsmacht hat oder nicht, wird nicht beantwortet. Auch das zweite Postulat, dass die Arbeit als Impuls für eine neue Geographie der Migration verstanden werden soll, überzeugt in seiner Darstellung nicht ganz, da konkrete Schlussfolgerungen zur Umsetzung fehlen. Zudem wird nicht ganz klar, welche noch nicht räumlich manifesten Prozesse die Autorin meint, die in einer neuen Geographie der Migration einbezogen werden sollen.

Trotz der monierten Schwächen ist das Buch für alle an Migrationsfragen Interessierten lesenswert; die einzelnen Studien animieren dazu, die europäische Migrationsentwicklung, aber auch die gesellschaftliche Realität in Deutschland und Europa um die Jahrtausendwende zu reflektieren.

Madeleine Imhof, Statistisches Amt  
des Kantons Basel-Stadt

BARBER, P. (Hrsg.) (2006): Das Buch der Karten. Meilensteine der Kartographie aus drei Jahrtausenden. – Primus Verlag, Darmstadt: 1-360. ISBN 978-3-89678-

299-1; über 200 meist farbige Abb.; übersetzt aus dem Englischen von B. Lamerz-Beckschäfer; CHF 83.30, € 49.90.

Die Freude und das Interesse an alten Karten sind ohne Zweifel gestiegen. Denn in den letzten Jahren sind im deutschen, aber auch französischen, englischen und italienischen Sprachraum zahlreiche, zum Teil teure und repräsentative Bücher erschienen, die Reproduktionen ausgewählter Karten oder gar ganzer Atlanten zeigen. Der Autor des vorliegenden Werks meint, dafür – mindestens für den angelsächsischen Sprachraum – den Grund gefunden zu haben: Die Kartographie und ihre Geschichte sei «kein grundlegender Teil der an englischsprachigen Universitäten gelehrten Geographie mehr» (S. 7), weshalb die historische Kartographie für Forschende anderer Sparten attraktiv werden konnte. Doch auch der steigende Einfluss des Visuellen, wofür die Ausbreitung des Fernsehens, Internets und der Digitalbilder Belege sind, sei ein weiterer Grund für das zunehmende Interesse an alten Karten. Lassen wir uns von der Meinung des Herausgebers «Der Zweck einer Karte (...) hat mit Geographie nichts zu tun» (S. 8) nicht beirren, schliesslich kommt der Brite PETER BARBER nicht von der Geographie oder Kartographie her, sondern von der Geschichte und Politologie. Seit 1975 arbeitet er an der British Library, zuerst bei den Handschriften, dann in der Kartensammlung, zuletzt als Chef der renommierten Kartenabteilung. Im Rahmen dieser Tätigkeit gestaltete er zahlreiche Ausstellungen mit alten Karten, arbeitete bei TV-Produktionen mit und veröffentlichte (nebst allgemein bildenden kartographischen Büchern) Fachartikel vor allem interdisziplinär im Bereich Kartographie und Politik der frühen Neuzeit.

Der Autor stellt in diesem Buch rund 160 Karten oder Kartenausschnitte vor. Die älteste hier verzeichnete kartographische Darstellung stammt aus dem 15. Jahrhundert v. Chr., die jüngste aus dem Jahr 2005, ein Satellitenbild des Mount St. Helens. Über drei Viertel aller abgebildeten Karten stammen aber aus dem 16. bis 20. Jahrhundert, wobei mit 29 Karten das 16. Jahrhundert am besten vertreten ist. Dank dem Format des Buches von 25,0 x 29,0 cm können die Karten verhältnismässig gross abgebildet werden.

Alle Kartenreproduktionen in diesem Buch sind chronologisch nach dem Erscheinungsjahr der Originale angeordnet. Einerseits können durch diese Anordnung einige spannende Vergleiche zum Fortschritt der Kartographie gewonnen werden, andererseits gehen die Entwicklungslinien der historischen Kartographie verloren. Aus diesem Grund eignet sich «Das Buch der Karten» nicht als Einführung in diese Spezialdisziplin. Ob nun wirklich auch «Meilensteine der Kartographie» vorgestellt werden, wie dies der Untertitel ankündigt,



ist diskutabel. Dazu gehört sicher nicht die Karte «Aufmarsch der Politischen Leiter, Reichsparteitag 1939», ein Stadtplan von Nürnberg-Fürth mit einigen wenigen, als Strichsignaturen eingetragenen Marschrouten von den «Gaustandquartieren» zum Zeppelfeld. Es sind nicht kartographische Gründe, die den Autor zur Aufnahme dieses Plans bewegten, sondern der historisch-politische Kontext, der im ausführlichen Begleittext zu dieser Karte geschildert wird: Erstmals sind die alten Provinzen Österreichs als Gaue aufgeführt, und zudem ist auch eine Vertretung aus Danzig eingezeichnet. Dieser «Reichsparteitag des Friedens» hätte übrigens am 2. September 1939 stattfinden sollen, wurde aber wegen des Überfalls auf Polen kurzfristig abgesagt. So spiegelt sich denn auch das Interesse des Herausgebers an alten Karten mit interessantem historischem Bezug in vielen der Abbildungen wider: 1525 Planisphäre aus Sevilla mit den Ansprüchen Spaniens auf die Molukken, 1677 Neuenglandkarte mit Indianerüberfällen als Glaubensprüfung, 1877 «Die russische Krake» droht mit der Weltherrschaft, 1914 Rekrutierungsreklame der indischen Armee mit Karte oder 1941 auf Seiden gedruckte Fluchtkarten für mit Fallschirm abgesprungene alliierte Piloten.

In zwei weiteren Punkten unterscheidet sich das Werk von BARBER von anderen Büchern mit historischen Karten: Durch seine Tätigkeit in London hat er andere Auswahlkriterien, und entsprechend kommt die deutsche Kartographie etwas zu kurz: SEBASTIAN MÜNSTER ist einmal im Text erwähnt, PETER APIAN sucht man vergebens, und vom Kartenverlag Homann ist bezeichnenderweise nur der Plan von London berücksichtigt worden. Das erweist sich aber auch als Vorteil: BARBER stellt Karten vor, die man in anderen Büchern vergebens sucht. Besonders bemerkenswert aber sind die Begleittexte: Die Hälfte hat BARBER selbst geschrieben, die anderen stammen von seinem Mitarbeiterstab, der rund 80 Wissenschaftlerinnen und Wissenschaftler umfasst. Generell sind diese Kartenerklärungen länger als üblich, von hoher Qualität und regen zur Vertiefung an.

Im Abbildungsnachweis ist der Standort jeder Karte verzeichnet. Schade, dass das Lektorat nicht darauf bestanden hat, auch die Grösse der Kartenoriginalen oder des abgebildeten Ausschnitts aufführen zu lassen! Bei älteren Karten kann man das Format leider nur erahnen, bei neueren immerhin nachrechnen: Die Flächennutzungskarte 1:625'000 des südlichen Teils von Grossbritannien aus dem Jahr 1943 wird im Buch zu einer 1:2,64 Mio-Karte. Das soll nicht das Gesamturteil schmälern: Das Werk von BARBER ist eine äusserst anregende Ergänzung in der wachsenden Zahl von Büchern über Karten.

Rudolf L. Marr, Geographisches Institut  
Universität Basel

SCHULER, M., DESSEMONTET, P., JEMELIN, C., JARNE, A., PASCHE, N. & W. HAUG; BUNDESAMT FÜR STATISTIK BFS/ OFFICE FÉDÉRAL DE LA STATISTIQUE OFS (2007): Atlas des räumlichen Wandels der Schweiz. Atlas des mutations spatiales de la Suisse. – Verlag Neue Zürcher Zeitung, Zürich: 1-416. ISBN 978-3-03823-215-5; zahlreiche Karten, Abb. und Tab.; Übersetzung Deutsch-Französisch: M.-C. Brulhardt, Französisch-Deutsch: Sprachdienste des BFS (LING); CHF 98.–.

Diese zweisprachige (deutsch/französische) Publikation im Telefonbuch-Format gehört nicht nur in jede Geographiebibliothek, sondern auch ins Büchergestell aller Personen, die ein Interesse an den raumrelevanten und raumwirksamen Veränderungen der Schweizer Gesellschaft in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts haben. Dies nicht nur, weil der Atlas des räumlichen Wandels kartographisch und inhaltlich ausserordentlich viel zu bieten hat, sondern auch, weil mit dieser Veröffentlichung nach dem politischen Entscheid, in Zukunft auf eidgenössische Volkszählungen in der Schweiz zu verzichten, die erfolgreiche Serie von Atlanten zur Entwicklung der räumlichen Wirtschafts- und Sozialstrukturen wohl zu einem Abschluss gekommen ist. Für eine bedeutende Zahl relevanter Indikatoren der Bevölkerungsstruktur – z.B. Familienmodelle oder Pendlerstrukturen – wird es ohne die Individualdaten der Volkszählung in Zukunft nicht mehr möglich sein, diese in der bisherigen regionalen Tiefenschärfe zu analysieren.

Der Atlas ist in 16 thematische Kapitel gegliedert mit je einer Synthese unter dem Gesichtspunkt der Siedlungs-, Wirtschafts- und Sozialentwicklung. Herausgearbeitet und mit zahlreichen Karten und Graphiken illustriert werden die grossen Entwicklungslinien in den Jahrzehnten seit 1970:

- Die 1970er Jahre des industriellen Einbruchs und der demographischen Stagnation, der Ausdehnung der Agglomerationsräume, der wachsenden Mobilität und der Verknüpfung des schweizerischen Städtetetzes;
- die 1980er Jahre der dezentralisierten, periurbanen und alpinen Entwicklung, des ökologischen Engagements, des Ausbaus des öffentlichen Verkehrs und der Einführung des Nachhaltigkeitsbegriffes in die politische Praxis;
- die 1990er Jahre der wirtschaftlichen Krise und der re-konzentrierten wirtschaftlichen Entwicklung auf die Metropolitanräume.

Das letzte Kapitel enthält eine umfangreiche Synthese, die sich aus zwei methodisch unterschiedlichen Zugängen zusammensetzt. Einer (quantitativen) Faktoranalyse aller im Atlas verwendeten statistischen Indikatoren einerseits sowie einer (qualitativen) impressionistischen Schilderung von elf Wanderungen durch die Schweiz

andererseits. Während die Ergebnisse der Faktoranalyse die grossen räumlichen Bruchlinien der heutigen urbanisierten Schweiz eindrücklich darstellen, entwerfen die Wanderungen ein Bild der Regionen der Schweiz nicht nur als politisch-administrative Einheiten, sondern auch als sinnstiftende gesellschaftliche Räume. Der analytische Blick der Autoren dieses Atlas beschränkt sich aber nicht auf die Schweiz innerhalb ihrer Staatsgrenzen. Im lesenswerten und äusserst informativen Kapitel «Die Schweiz im Herzen Europas» werden in dieser Form wohl zum ersten Mal Schlüsselindikatoren der demographischen und sozio-ökonomischen Entwicklung auf der NUTS-3 (Nomenclature des unités territoriales statistiques) Regionalisierungsebene präsentiert. Die ausführlich kommentierten Karten umfassen nicht nur die Staaten der Europäischen Union, sondern auch die Nachfolgestaaten der Sowjetunion, die Balkanländer sowie die Türkei.

Der Atlas ist von einer fünfköpfigen Equipe im Laboratoire Chôros des Institut du développement territorial (INTER) an der Ecole Polytechnique Fédérale (EPF) Lausanne (MARTIN SCHULER, PIERRE DESSEMONTET, CHRISTOPHE JEMELIN, ALAIN JARNE, NATACHA PASCHE) zusammen mit WERNER HAUG, Vizedirektor beim Bundesamt für Statistik (BFS), sowie zahlreichen weiteren Personen erarbeitet worden. Dieser Projektgruppe kann man für ihre grossartige Leistung nur gratulieren. Leider werden in Zukunft auch für die Schweiz wegen den eingangs geschilderten Umständen keine räumlich derart aufschlussreichen Analysen mehr durchgeführt werden können. Das Werk von MARTIN SCHULER und seinem Team ist deshalb bereits jetzt eine Rarität auf dem Büchermarkt und sein Kauf allein schon aus diesem Grund eine sehr lohnenswerte Investition.

Elisabeth Bühler, Geographisches Institut  
Universität Zürich

SEMMELE, A. (2006): Die Erde im Frankfurter Stadtwald. – = Frankfurter geowissenschaftliche Arbeiten, Serie D, Physische Geographie, Bd. 29, Selbstverlag Fachbereich Geowissenschaften/Geographie der Johann Wolfgang Goethe-Universität, Frankfurt am Main: 1-71. ISSN 0173-1708, ISBN 3-922540-72-4; mit farbigen Bildern sowie Graphiken und Karten; € 10.–.

Der wohl bedeutendste Kenner des oberflächennahen Untergrundes und der Geomorphogenese des Rhein-Main-Gebietes hat sich schon mehrfach einer breiteren Öffentlichkeit zugewandt, um erdgeschichtliche Erkenntnisse an interessierte Laien, speziell Wanderer, heranzubringen. Um das Fazit vorweg zu nehmen: Mit viel Fachkompetenz und mit einer klaren und ver-

ständlichen Sprache ist das dem Verfasser auch hervorragend gelungen.

Die Überschriften der Kapitel sagen sowohl den Fachleuten als auch den Laien bildhaft, worum es geht: Kap. 1 «Meeresgestein als Basis des Ganzen» (S. 11ff.); Kap. 2 «Erdkrustenbrüche und Vulkanismus – die Trennung von Ober- und Unterwald» (S. 13ff.); Kap. 3 «Das eiszeitliche Durcheinander» (S. 15ff.; mit «Eiszeitlichen Dokumenten», «Klima und Tektonik» und «Frankfurter «Streusandbüchse»»); Kap. 4 «Was bleibt? Das Wandern und der Blick auf die Erde» (S. 33ff.; mit «Naturpfad Weilruh» und «Geo-Wanderpfad Kelsterbacher Terrasse»). Ein umfangreicher Bildtafelteil (S. 47-71) dokumentiert nicht nur den Text, sondern bietet auch gute Zusatzerklärungen für die Nutzung im Gelände an, sofern die Aufschlüsse noch bestehen.

Der Text ist nicht einfach nur beschreibend, sondern er erklärt, wertet und weist auf die Einordnungsprobleme hin, die sich beim Betrachten erdgeschichtlicher Phänomene in der Landschaft stellen. Zusätzlich werden kurz auch Fragen der Landnutzung, des Umweltschutzes und des ökologischen Zustandes der Landschaft angesprochen.

Im Grunde stellt das Bändchen eine gelungene Synthese zwischen wissenschaftlichen Erkenntnissen und Bedürfnissen des öffentlichen Interesses an Fragen der jüngeren Erdgeschichte dar, die im Frankfurter Stadtwald quasi mit den Füßen wahrgenommen werden können. Der Stadtwald ist übrigens in zahlreichen Schulatlanten, soweit sie Karten des Grossraumes Frankfurt enthalten, dargestellt. Leider geschieht es allzu selten, dass sich renommierte Wissenschaftler herbeilassen, erdwissenschaftliche Erkenntnisse an das Publikum heranzutragen. So gesehen kann das Büchlein als Muster für hoffentlich viele Darstellungen anderer stadtnaher Räume dienen. Ihm ist jedenfalls eine möglichst weite Verbreitung in der bevölkerungsreichen Metropolitanregion Frankfurt/Main zu wünschen.

Hartmut Leser, Geographisches Institut  
Universität Basel

SONNABEND, H. (2007): Die Grenzen der Welt. Geographische Vorstellungen der Antike. – Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt: 1-157. ISBN 978-3-89678-600-5; CHF 42.30, € 24.90.

In der Einführung begründet der Autor selbstkritisch sein Werk als Beitrag,

«sich aus der heutigen Perspektive einer globalen, vernetzten Welt mit einer Epoche zu beschäftigen, als diese

Welt gerade erst begann, zusammenzuwachsen und voneinander Kenntnis zu nehmen [...] Wer sich mit den sich sukzessive entfaltenden geographischen Vorstellungen der Antike befasst, nimmt Anteil an der Vor- und Frühgeschichte eines heutigen Bildes von der Welt, das praktisch keine Lücken mehr aufweist [...] Das Weltbild der Antike ist hier das Weltbild der Griechen und Römer, nicht das Weltbild der Ägypter, Babylonier, Perser oder Germanen ...» (S. 10).

Nach dem einführenden Kapitel werden im 2. Kapitel (auf 40 Seiten) die Quellen des geographischen Wissens der Antike erläutert, danach in Kapitel 3 (12 Seiten) die Grenzen der Welt im Sinne der «Oikumene» und den drei Erdteilen Europa, Asien und Afrika thematisiert. Originell und geographisch strukturiert erscheint Kapitel 4 (31 Seiten), in welchem die damalige Welt nach den Himmelssegmenten vorgestellt wird. In Kapitel 5 (39 Seiten), betitelt «Auf grosser Tour», versucht der Autor eine dynamische Erschliessungsgeschichte von den Phöniziern über Hannibal bis zu Alexander dem Grossen, dem «Kolumbus der Antike».

In Kapitel 2 stellt sich die interessante Frage nach den eigentlichen Vermittlern geographischer Erkenntnis in der Antike. HOLGER SONNABEND unterscheidet die nichtprofessionellen Vermittler «in der Reihenfolge ihrer Relevanz [...] handelt es sich dabei um Händler, Soldaten, Gesandte und Pilger» (S.14); gegenüber den professionellen Vermittlern: Entdecker, Forschungsreisende, Fachautoren und Kartographen. Nach HERODOTS Bericht scheint eine dreijährige Umschiffung Afrikas im Auftrag des ägyptischen Pharaos NECHO II. schon 600 v. Chr. phönizischen Seefahrern gelungen zu sein.

«Phönizier, Perser und Griechen sind es also gewesen, die mit ihren Erkundungsfahrten und Forschungsreisen wesentlich [...] beigetragen haben. Der Anteil der Römer [...] ist demgegenüber recht gering gewesen» (S. 33).

Jedoch wird ihre geographische Leistung der Itinerarien (Wegkarten) anerkannt, d.h. das kontinentale Gegenstück zu den maritimen Seekarten («Periploi») der Griechen.

«Man musste in der Antike nicht unbedingt persönlich in die grosse, weite Welt hinausfahren, um bei den Zeitge-

nossen und der Nachwelt Meriten als Pionier der Geographie zu erwerben. Genau so wichtig waren jene Persönlichkeiten, die sich um die systematische Auswertung und Verbreitung der von den Reisenden gewonnenen Daten und Informationen kümmerten. In dieser Hinsicht waren die Griechen eindeutig führend» (S. 34).

Als Beispiel nebst vielen andern nennt der Autor ERATOSTHENES VON KYRENE (285-194 v. Chr.), der seine grundlegenden Erkenntnisse, die er aus sorgfältigen Beobachtungen und Berechnungen gewonnen hatte, in seiner dreibändigen «Geographika» darlegte. Dazu wird auf S. 38-39 eine vorzüglich lesbare Reproduktion der Erdkarte des ERATOSTHENES dokumentiert. Aber auch das spätere, gleichlautende Werk von STRABON (64 v. Chr.-23 n. Chr.) erhält durch HOLGER SONNABEND seine verdiente Würdigung, wenn auch in einer etwas distanzierenden Zitierung STRABONS:

«Ich werde aber [...] teils das beschreiben, was ich selbst zu Land und auf dem Meer auf Reisen kennen gelernt habe, teils was ich jenen glaubte, die davon geredet und geschrieben haben. Und es möchte sich wohl unter den übrigen Geographen nicht einer finden, der [...] viel weiter gekommen wäre als ich ...» (S. 43f.).

Aus der Stofffülle des Schlusskapitels vermerkt der Rezensent besonders den Zug Alexander d. Gr., dem auch die zweite Kartenbeilage des Buches gewidmet ist. Erstaunlich zu vernehmen, dass 66 Jahre zuvor der Historiker XENOPHON schon einen «Zug der Zehntausend» bis zum Tigris mitgemacht und später in «Anabasis» beschrieben hat. Durch diese historische Tatsache gewinnt der Alexanderzug (334-324 v. Chr.) durchaus noch an räumlichem Gewicht und weltpolitischer Bedeutung.

HOLGER SONNABEND ist mit dem vorliegenden Buch eine übersichtliche, gut lesbare Darstellung der historischen Geographie der Antike gelungen. Gerade in unserem technisch vernetzten Alltag – wo sich die realen Distanzen so leichtthin verwischen – lohnt sich eine Rück-Orientierung an der antiken Welt zwischen Persien und den Säulen des Herakles.

Werner Gallusser, Basel